

Boule de poils

C'est pas vrai, ça fait rien, ce sera vrai demain.

Il était tout gris comme le sont tous les chats la nuit. Un petit chat tout à fait ordinaire, poils, moustache, yeux bleus en amande et patin couffin. Comme tout chat qui se respecte, il me ramenait, le plus souvent au milieu de la salle à manger, et pensant me faire plaisir, une petite souris grise agonisante, une moitié de queue de lézard qui bougeait encore, un joli petit oiseau déplumé... Comme tout bon chat gâté, il dédaignait sa pitance considérant qu'elle n'était pas assez goûteuse. En bon chat ordinaire, il fainéantait toute la journée provoquant régulièrement ma jalousie. Rien que du banal, sauf que...

Le lundi à 8 h, il grimpait sur le grand tilleul du jardin et miaulait toute la nuit, si besoin, jusqu'à ce qu'on grimpe pour le redescendre.

Le mardi, même heure, même endroit, même branche, si possible la plus haute.

Le mercredi, attention bientôt 8 h ; le voilà tout affolé, la chatière est fermée. Toutes les sorties sont bloquées ! Il fait un tel raffut, d'improbables sauts, sort les griffes, fait pipi, caca partout, jusqu'à ce que, excédée, je le libère.

Et donc, me revoilà le jeudi à 8 h, attrapant l'échelle, montant prudemment. Un jour il finira par y avoir un accident.

Vendredi, samedi, même heure, même combat.

Je suis exténuée. Car je mets bien deux heures chaque jour, à récupérer Boule de poils que je devrais appeler plutôt Boule de nerfs. « Au moins, chaque soir, toi, tu montes au ciel » plaisante un de mes amis.

Chaque dimanche, écroulée sur le canapé, les yeux cernés, avec les copains venus me soutenir, les hypothèses fusent autour du matou mystérieux. Qu'il neige, qu'il vente, qu'il pleuve ou grêle, lune ou pas lune, été comme hiver, à 8 h tapantes, Boule de poils détaille vers son tilleul, grimpe à la plus haute branche dont il sait qu'il ne pourra jamais redescendre sans mon aide.

Pourquoi 8 h ? Pourquoi chaque jour de la semaine ? Et surtout pourquoi pas le Dimanche ? Après d'interminables débats sans issue, de prospectives inutiles, de suggestions plus sottes les unes que les autres, du genre : « Il a peut-être avalé une montre à quartz ? » ou encore « Le Dimanche, c'est le jour du seigneur ; tu as pensé à lui donner du poisson ? », c'est ma petite fille qui trouva la réponse : « Ben Mamie, le Dimanche, il faut bien que tu te reposes, et lui aussi ! » Ben voyons !!

Isabelle BERNEDE

Petit chevreuil deviendra malin

Je suis né dans les bois, près d'une cabane de pierres sèches, en Périgord. Ma douce mère m'a d'abord léché, puis elle m'a laissé me dresser sur mes quatre pattes flageolantes et elle m'a caché dans de hautes herbes. C'était le mois de mai ! Plusieurs fois par jour, elle s'occupait de moi et me faisait téter. Après le coucher du soleil, ma mère s'allongeait près de moi.

J'étais, paraît-il, un faon unique et admirable. Mon faire-part de naissance était élogieux : 1542 grammes, 25 cm au garrot, un pelage court, fin, couleur fauve, parsemé de charmantes taches blanches. Des yeux en amandes, très perçants, très foncés. Les chevrettes, amies de ma mère, m'annonçaient des conquêtes amoureuses à n'en plus finir !

Au début de l'automne, je fus capable de suivre ma mère dans toutes ses balades en forêt et près de la Vézère. Que d'aventures ! Je grignotais des feuilles de chênes, des châtaignes, des glands. J'écoutais le vent et le murmure de l'eau, je sentais l'odeur des humains sur les sentiers. Je devenais de plus en plus agile et rapide. Et ce fut le temps de ma première mue : je changeais de robe pour adopter ma tenue d'hiver tirant sur le brun gris. Discretion ! discrétion ! Voilà la principale qualité que ma mère m'inculquait. Elle me disait :

– Ne te déplace pour manger qu'au lever et au coucher du soleil, quand les humains sont dans leurs maisons. Evite de faire du bruit ! Observe les environs pour détecter les renards qui ne sont pas nos amis ! Laisse le moins d'empreintes possibles ...

Pendant l'hiver, je devins un chevrillard. J'étais heureux, j'avais la vie devant moi ! Je respirais. Je grandissais. Nous étions fin mars lorsque je connus mon premier souci : le froid de l'hiver se prolongeait et je ne trouvais plus rien à me mettre sous la dent, plus un gland dans les bois, plus une châtaigne mangeable et les ronces étaient trop dures et le lierre trop écoeurant. J'avais faim ! Mon instinct me guida vers un village. Le ciel s'éclaircissait vers l'Ouest. Je devais trouver de la nourriture avant le jour. Je longeais des jardins grillagés. Je traversais des routes. Je sautais des talus. Soudain, devant moi, un jardin me présentait son menu, sans clôture. Une multitude de plantes aux jolies feuilles vertes.

– Allez ! Goûtons-y ! Des fraisiers... trop bons !

Après avoir dégusté quelques feuilles je pensai à ma mère. La prévenir que j'avais trouvé un garde-manger quatre étoiles ! Au bas du village, je la retrouvai et ensemble, nous fîmes honneur à ce met délectable.

Puis le printemps revint avec la générosité de la nature, les cornes d'abondance, l'embarras du choix ! Ma mère peaufinait mon éducation, me faisait découvrir le terroir dans tous ses détails, me montrait les dangers et m'apprenait la prudence.

L'été fut une rupture. Ma mère me quitta. Je vis son miroir blanc partir loin, loin au-delà des bois. Elle avait senti les odeurs des brocards qui avaient frotté leurs bois sur les troncs des

arbres. Alors elle avait répondu à l'appel du rut pour aller dessiner des ronds de sorcières dans les prairies.

Vivre seul, était-ce ma destinée ? J'errais de bois en prairies à l'aurore et au crépuscule cherchant ma pitance. Je me cachais le jour, discrétion, discrétion toujours. Il m'arrivait fréquemment de retourner sur les rives de la Vézère, passer la nuit près de la cabane qui m'avait vu naître. Un matin, je fis la rencontre d'un chevreuil de ma génération, seul lui aussi. Nous sympathisâmes : c'était pour moi une grande nouveauté de partager balades et siestes avec un autre être que ma mère. J'avais un ami.

Les jours raccourcissaient, la chaleur s'estompait, l'automne exposait ses couleurs flamboyantes. Quel spectacle ! Pour en profiter, je parcourais les forêts à longueur de journée, en dépit des préceptes de ma mère. La palette des verts, des jaunes, des orangés évolua vers les pourpres, les marrons. J'étais ébahi !

Une matinée, alors que je venais de me rassasier, j'entendis des aboiements multiples, incessants, de plus en plus intenses. Vite, je me précipitai dans la direction opposée pour échapper à ce danger. Je courus à perdre haleine ! Mon cœur battait la chamade ! Une pause pour souffler ... Et là, devant moi, à cinquante mètres environ, une silhouette sombre, haute, massive, l'arme à la main, zut !!! un chasseur ! Les leçons de ma mère en tête, je bifurquai vers la gauche, et je déboulai en zigzaguant vers une zone plus boisée. Je perçus un claquement strident, je fis un zigzag de plus et les arbres me cachèrent... ouf ! j'avais eu chaud ! pas une égratignure !

Je venais de réaliser, très concrètement, que l'espace naturel est partagé entre nous et les humains. Pour garder la vie et assurer ma descendance, je redoublerai de prudence et, discret, je resterai !

Geneviève BUSSCHAERT

Un jour comme un autre de Sieurminet

Sieurminet est étendu de tout son long, sur le tapis du salon, dans la chaleur caressante d'une nappe de soleil. Rien ne semble pouvoir troubler cette langueur apaisante et pourtant...la fraîcheur matinale qui s'infiltré par la fenêtre entrouverte fait de temps à autre frissonner ses moustaches et le chant des oiseaux batifolant dans le jardin redresse ses oreilles. Le repos semble être le leitmotiv de sa journée mais, tout de même, on ne peut passer son temps à ne rien faire surtout avec un beau ciel bleu qui appelle à la promenade ! Une poussée d'énergie et hop, voici Sieurminet sur ses pattes. Flexion avant, flexion arrière, gros dos, étirements, bâillements et notre matou est prêt pour l'aventure. Il lui faut cependant s'assurer auparavant que les gamelles et la fontaine à eau sont remplies ! L'état des lieux étant satisfaisant, reste à savoir si sa maîtresse est au travail. En guise de vérification, il entre dans son bureau et la trouve, comme toujours, assise devant son ordinateur. Un peu d'élan, un saut bien anticipé et le voici sur ses genoux, indifférent à la gêne qu'il pourrait occasionner. Rassasié de caresses, une envie d'espièglerie le fait soudain sauter sur le clavier et se lancer dans un style calligraphique stupéfiant ! Quel charabia ! Avant d'essayer quelques reproches, il prend les devants et s'échappe en miaulant, ravi de son exploit.

Après un retour dans le salon, un saut par la fenêtre, et un atterrissage sur la terrasse, il emprunte en sautillant l'escalier qui mène au jardin et arrive tout gaillard au milieu des arbres, des fleurs, des plantes et des petits buissons où se cachent les délices de ses jeux d'infâme prédateur. Il exécute un premier repérage au son de quelques légers battements d'ailes et bruissements divers puis se blottit, silencieux et immobile, dans un coin stratégique d'où il peut se préparer à sauter sur sa première victime. C'est un petit moineau qui vient innocemment tenter le diable mais, malgré sa jeunesse, il sait voler et là est la faille car, pour Sieurminet, cela est inconcevable. Ses bonds désespérés ne peuvent pas atteindre sa proie qu'il regarde partir, l'air dépité, vers le ciel. Il décide donc de concentrer ses forces sur les rampants qui auront moins de chance de le berner. Il a repéré, non loin de là, le manège de quelques petits lézards. Ils sont très amusants lorsqu'ils courent dans l'herbe ou grimpent sur les murs où ils ne manquent pas de faire des pauses « bain de soleil ». C'est d'ailleurs à la faveur d'un de ces relâchements que Sieurminet va mettre son plan à exécution. Il commence à s'approcher de sa proie, le plus à couvert possible, du pas coulant des félins, et, une fois arrivé au pied du mur sur lequel l'imprudent s'est aventuré, il juge la distance adéquate, lui saute dessus et le saisit dans sa gueule mais sans trop serrer. En effet, il ne faut pas le tuer de suite pour pouvoir jouer un peu et surtout satisfaire à la tradition du rapport du trophée à sa maîtresse. Celle-ci le félicite dans les règles malgré un pincement au cœur pour la victime et va chercher, en catimini, une petite pelle et un petit balai tous deux destinés à une tentative de sauvetage. Pendant ce temps, Sieurminet, fier comme Artaban, part jouer à : « tu cours, je t'attrape ; tu te caches, je te déloge » jusqu'à ce qu'il se retrouve, l'air idiot, la queue du lézard entre les dents et plus de proie à l'horizon. Contrarié, énervé, dépité, il se met à miauler bêtement de désespoir et se place en embuscade dans un coin du salon pensant qu'il va la voir surgir. Il est très loin d'imaginer qu'un ramassage impromptu vient de la sauver et lui permettre de retrouver son milieu naturel. Au bout d'un grand moment, Sieurminet comprend que son jouet à disparu. « Un de sauvé pour combien de tués » pense sa maîtresse mais la nature est ainsi faite.

Sieurminet, désemparé, n'a plus envie d'aller chasser ni d'aller sauter sur le clavier de l'ordinateur. C'en est assez aujourd'hui pour les bêtises d'autant plus qu'il commence à pleuvoir ! Direction donc les coussins du canapé. Ah le délice, la dolce vita ! Demain il fera sûrement beau et il pourra recommencer foi de minet.

Françoise CARTRON

Au bonheur d'une petite onde Alpha

Coucou, c'est moi, Alpha. J'ai failli m'appeler Valda, mais, pour une histoire où les bébés chiens naissants devaient avoir un nom commençant par A, de Valda - cette petite gomme verte sucrée - je suis devenue Alpha. D'un bonbon à une onde, quel périple !

Alpha signifie aussi « chef de meute » : tu parles d'une dérision ! Moi, chef de meute ! J'étais la plus petite de la nichée et j'avais du mal à téter, ayant un handicap à la bouche. Mais je voulais vivre et, vaille que vaille, je m'accrochais.

Bien sûr, mes quatre frères et sœurs, tous plus beaux que moi, trouvèrent vite des familles pour l'adoption. Quant à moi, les gens hésitaient : « Elle est adorable, mais ce défaut à la bouche, c'est embêtant ! ». Je frétiliais de la queue devant leurs commentaires, heureuse d'entendre leur voix et d'être l'objet de leur attention. Finalement, je me retrouvai seule avec ma mère à jouer avec elle et à téter tranquillement, autant que je le voulais.

Le hasard – ah, celui-là ! – fit qu'un couple entendit parler de mon existence. Ils cherchaient un chien truffier. Ils n'avaient peur de rien, les pauvres ! Moi, cherchant des truffes ... A pouffer de rire ! Quelques caresses, des mots affectueux et l'affaire fut dans le sac. Je fis le voyage jusqu'à Bagnizeau, en Charente-Maritime sur les genoux de Madeleine.

« Bagnizeau », autrefois, et mieux encore, jadis, « Bains les Eaux » qui devint, lors d'une grande sécheresse « Banni des eaux », puis, retrouvant sa source se contracta en « Bagnizeau ». Oui, c'est pour le plaisir de conter que j'évoque l'origine du nom de ce petit village !

Enfin, je fus conquise par la belle maison charentaise où je vécus l'essentiel de ma vie. J'ai pour souvenir une grande cour, un grand jardin où je m'ébattais joyeusement avec Myrtille parmi quelques poules aguerries qui n'avaient peur de rien. Qui était Myrtille ? Ma grande sœur, jalouse au début, « pas fine », comme disaient Michel et Madeleine. Elle défendait son territoire, le fauteuil de son maître, féroce. Elle aboyait et faisait mine de vouloir mordre sous l'œil réprobateur de ses maîtres.

Finalement, nous nous sommes acceptées, c'est ce que nous avons de mieux à faire. Chacune notre siège, chacune notre écuelle, Myrtille habillée de noir et blanc et moi, trois couleurs à ma robe insolite : noir, rousse et blanche. Myrtille avait les cheveux raides, moi, j'étais joliment bouclée. La vie passa dans cette atmosphère, douce et sans encombre. Je fis connaissance des enfants et des petits-enfants : mon calvaire ! Il fallait trouver sans arrêt des cachettes, esquiver des mains pour leur échapper. Je donnais de la voix de temps en temps pour me faire entendre et poser les limites. Mais sans cesse, ils revenaient à la charge, malgré Grand-Père et Grand-Mère qui veillaient au grain. Enfin, ils ont grandi, jeunesse s'est passée.

Entretemps, j'étais devenue une chercheuse de truffes chevronnée. On parlait de moi comme d'une chienne experte et les truffes se vendaient bien. Dotée d'un flair bien exercé, je

m'affairais à gratter la terre avec frénésie, sous l'œil émerveillé des mes maîtres qui s'empressaient de ramasser le précieux trésor. Le bois de Marquisat était mon lieu de villégiature préféré. Lapins, taupes, moineaux, tout m'excitait et je courais d'un endroit à l'autre sans autre préoccupation que de me mouvoir çà et là au gré de mes distractions : les vacances, quoi ! De longues siestes s'ensuivaient. C'était la belle vie. Je me sentais aimée, choyée, respectée.

Et puis, ma sœur est partie, au Paradis, m'a-t-on dit. Plus de chamailleries, plus de disputes, ça me désorientait. Ensuite, mon patron, lui aussi, a filé vers d'autres cieux. Qu'est-ce qu'ils m'ont manqué ! Madeleine m'a encore plus chérie, je dormais dans sa chambre, la panière près de son lit. Je ne la quittais plus jusqu'au jour où elle a dû partir à son tour, pour raison de santé.

On s'occupait de moi, c'était un défilé dans cette maison : Martine, Francine, Dominique, etc... J'en avais des démangeaisons, de toutes ces allées et venues ! Tous ces changements ne me disaient rien qui vaille. Ce n'était plus ma maîtresse qui me nourrissait. Chacun avait sa propre manière de me considérer. Pourtant, Francine a eu l'idée de m'emmener promener dans les prairies alentour, on s'est comprises : je commençais une nouvelle vie pour notre plus grande joie !

Francine CORDON

Petit conte.

Je suis certainement née dans l'herbe, dans la nature, je dois être "bio" comme disent les humains. Je mesure une dizaine de centimètres et je ressemble à un brin d'herbe, les couleurs en plus.

On m'a attrapé et ils, "les humains", m'ont mise dans une cage de verre avec d'autres congénères. Je m'y suis vite ennuyée !

Un jour, j'ai été récupérée par un drôle de petit humain, on appelle ça un "enfant", il m'a ramené chez lui avec d'autres insectes. Et une vie trépidante a commencé pour moi.

J'avais remarqué que, chaque soir, il me sortait de mon terrarium et il m'emmenait avec lui, sur son lit. Puis il me faisait grimper sur sa main, sur son bras et enfin sur sa tête.

Je ne suis pas un insecte qui saute, aussi je gravissais comme je pouvais en m'accrochant désespérément tantôt dans ses poils, tantôt au bout d'un cheveu, il semblait ravi et heureux, moi pas trop. Etais-je condamnée à cette situation ? Combien de temps allais-je survivre, moi pauvre mante religieuse, qui rêvait de repartir vers des contrées lointaines, les hautes herbes des champs, la liberté quoi ! Ce petit d'homme était fort sympathique, il me nourrissait bien et il était très doux, je le passionnais et quelquefois il y avait plusieurs petits humains qui venaient certainement m'admirer !

Peu à peu, je m'habituais à ce rituel et j'y prenais même goût car je découvrais d'autres horizons. Je ne m'ennuyais plus et la gentillesse de ce bout d'homme me sécurisait mais il est vrai que, les premières fois, une terreur m'avait envahie. Je me rendais compte que j'étais une mante religieuse courageuse et même effrontée, je poussais l'aventure en prenant des risques, je me hissais dans sa chevelure et osait pénétrer dans ces cavités qu'il appelait des "oreilles". Il riait beaucoup, je le chatouillais. Bref, presque le bonheur !

Mais je pensais malgré tout à une évasion car j'avais envie d'aller croquer la vie en toute liberté. Je réussis à sortir de ma cage de verre un jour où il avait oublié de la fermer.

Ah ! enfin la liberté et il fallait se réhabituer, se battre pour manger et trouver le moyen de faire des petits en croquant un mâle, selon les coutumes de reproduction chez les mantes religieuses. Les premiers jours, je jouissais pleinement de ma vie, quand soudain je perçus un énorme bruit. Nous étions en juin et les moissons approchaient. J'allais être écrabouillée, condamnée à une fin atroce !

Mais les aventures sur ce petit d'homme m'avaient dégourdie, je me suis mise à courir très vite sans m'apercevoir que, inconsciemment, je revenais à l'endroit où j'étais prisonnière.

Ouf ! Tom (il s'appelle comme ça) me récupéra en mettant le bout de son doigt devant mon nez. Finalement j'étais logée et nourrie, on prenait soin de moi et ma vie continua avec mon nouvel ami.

Dany DROUHIN

Cracotte et compagnie

Je l'appelle Cracotte, Pomponette, Cacahouette ou Biscotte selon mon humeur ! Un amour de petite poule ! Une poule-boule, sans queue ni tête, à l'allure parfaitement sphérique hormis les deux pattes solides et bien plantées ! Plumes grises et blanches sagement ordonnées, c'est une poule naine haute comme trois pommes qui va atteindre ce printemps l'âge canonique de six ans, ce qui la rendrait presque centenaire si elle appartenait à l'espèce homo sapiens ! Pourtant, elle garde le dynamisme de ces premières années et continue de pondre deux fois par semaine un œuf miniature, gros comme une belle noix, à la coquille d'un blanc immaculé et très solide. De temps à autre cependant, elle a un petit raté, un mini-œuf de la taille de celui d'une mésange qui, quand on le casse, ne contient pas de jaune.

Elle est la doyenne de mon poulailler, du même âge que la grosse « Marans noire à camail cuivrée », baptisée Bowling par mes petits-enfants un soir où ils revenaient de marquer des « strikes ». Cette dernière n'a dû m'offrir en tout et pour tout qu'une bonne dizaine d'œufs, à la coquille couleur chocolat, durant les six années de sa vie de poule de luxe ! Pourtant, elle fait deux fois plus de volume que ma Cracotte et doit avaler le double ou le triple de grains de blé ou de tournesol.

Lorsque je les contemple toutes les deux, je sens que l'âge commence à leur peser sur les pattes. Levées les dernières le matin, couchées les premières le soir, elles accourent bien moins vite pour attraper des friandises que les trois autres jeunettes arrivées chez moi les années suivantes.

Toutes deux baguées, avec un certificat d'origine, elles représentent l'aristocratie de mon poulailler face aux poules fermières plus rapides et effrontées, qui ne prennent pas la peine de les respecter selon leur rang et leur ancienneté !

Forte de l'expérience acquise pendant toutes ses années, Cracotte a toujours su compenser le handicap de sa petite taille par la rapidité de l'esquive lorsqu'un coup de bec rageur essaie de l'atteindre. Elle n'est pas la reine de cette basse-cour et sait se montrer modeste face à la supériorité de la puissance physique de ses compagnes.

Durant ses six années de vie chez moi, elle a connu à deux reprises l'arrivée de compagnes plus jeunes, événement qui bouleverse quelque temps le calme de la petite société. Grisette et Rousse, il y a trois ans, terrorisées, en milieu inconnu, ont dû subir, serrées l'une contre

l'autre les agressions des anciennes qui défendent viscéralement leur territoire face aux nouvelles arrivées.

Au bout de quelques temps, une nouvelle hiérarchie s'impose. Le caractère bien trempé et l'audace font la différence. Comme je refuse d'avoir un coq pour éviter des naissances de poussins dont je ne saurais que faire, le poulailler se choisit une cheffe dans cette micro-société matriarcale. L'élue acceptée bon gré, mal gré par ses comparses, est toujours la première à manger, à picorer, les deux pattes dans la mangeoire, et les autres attendent plus ou moins patiemment son autorisation tacite. Rousse a tenu ce rôle jusqu'à ce que le désordre survienne à nouveau avec l'arrivée de deux nouvelles, l'an dernier. Trois mois de plus et Negrita, la plus jeune, est devenue souveraine du poulailler à son tour. Surtout après la mort subite de son inséparable Blanche, que j'ai retrouvé un matin, raide dans la paille... Eh oui, même les poules peuvent avoir de gros problèmes cardiaques !

Ma petite Cracotte n'a jamais eu ce rôle prédominant dans le poulailler, reléguée dès sa naissance à un effacement inévitable dû à sa petite taille. Pourtant, elle avait un titre de noblesse un peu exotique, « Wyandotte Barré », lorsque je l'avais acquise toute jeune, sur un salon animalier ! Pour moi, elle est de loin ma préférée et je sais que je vais être très triste le jour où elle rejoindra le paradis des poules. J'irai l'enterrer au fond du jardin comme celles qui l'ont précédée, car il est totalement exclu de mon esprit que mes poules finissent au pot, à la casserole ou en gelée avec quelques légumes !

Marie-Thérèse LABORDE

Bachi et Bouzouk

L'équidé poilu, poudré de terre orange et brune, c'est moi à l'heure de ma douche les pattes en l'air dans la poussière chauffée par le soleil. Je ventriloque quelques grognements de plaisir, l'échine en vrille mon cou balaie le cercle sans herbe où je me vautre chaque jour sous le regard oblique de ma double portion. Il faut vous imaginer qu'elle fait presque deux fois ma hauteur au garrot, ce qui n'empêche pas son noble cou gracile de croiser le mien et de s'y frotter énergiquement à l'heure tendre de nos ébats sages et abstinents. Je revois à chaque assaut de ma belle, l'entourloupe humaine qui m'a privé en quelques coups de bistouri d'une possible progéniture asine. Depuis, j'exhibe ma croix voyez-vous, supplicié comme Saint André je porte son nom mais pas son karma, heureusement.

Bourriques nous sommes, bourriques nous resterons ! Pataud sans être mou, lourdaud du fessard sans être maladroit, je suis le mâle encore adolescent de mon hémione de femelle nommée Bachi, son nom signifie « bonnet de marin ». Je n'ai jamais compris ce qu'il y avait de commun entre une charlotte à pompon et la majestueuse tête ailée de ma compagne, capable d'exprimer par le balancement de ses élégants pavillons : états d'âme, contentement, curiosité voire acquiescement, bref un langage que seul le maître aimant peut comprendre.

Le regard de Bachi est d'une douceur profonde ce qui ne l'empêche pas de se révéler parfois d'une insolence qui me réjouit. Par exemple, quand elle se met à trotter droite comme une canne alors que je batifole des 4 sabots, elle s'écarte ostensiblement, me laisse toute la largeur du chemin et attend en retrait digne comme un cierge allumé, que je me calme.

Aux premiers beaux jours, les promenades deviennent plus fréquentes et notre barbu préféré ne lésine pas sur le choix du parcours. Ce sont de véritables randonnées gastronomiques pour herbivores gourmands ! Au menu, l'angélique, le trèfle et, le plus savoureux mais aussi le plus tonitruant, le « pet d'âne » sorte de chardon qui chatouille le palais tout en diffusant une légère amertume mais qui provoque certaines déflagrations d'origine abdominales dont je suis le premier fier.

Mais, vous ai-je parlé de mon nom un peu Turc un peu Tintin ? Le « bouzouk » est un instrument de musique né au bord de la Méditerranée... Il me semblait bien que j'étais sensible à la musique ! Pour Tintin, il paraîtrait qu'un capitaine nommé Haddock claironnait dans ses moments de colère : « bachibouzouk ! », ce qui se révélait être une insulte, un juron... Autant vous dire que même s'il s'agit de célébrité, nous n'apprécions pas cette version de notre appellation !

La vie d'un âne est faite de surprises, vous allez vous en rendre compte.

Pas plus tard qu'aux Pâques dernières, le verger était tout scintillant de verts savoureux et je fus mis à la corde du pommier. Bachi, imperturbable semblait m'ignorer, le museau plongé dans le chiendent touffu comme pour mieux rire de ce qui m'attendait. Je fus affublé d'un bonnet puis d'une paire de boucles d'oreilles en papier ensuite de lunettes bleues, suivirent des souliers lilas ! Quelle histoire ! Heureusement, il y avait une tasse de chocolat mais je la

renversai sur la caméra ! J'étais sacrifié une fois de plus sur l'hôtel des caprices de l'homme ! Vraiment, nos deux hôtes n'en font qu'à leur tête !

Imaginez, un ruisseau qui fait au moins la largeur d'entre mes pattes et moi paralysé, les sabots cabrés dans la boue devant le flux incessant qui file je ne sais où et le fond de cet abîme que je ne peux voir.

Alors que je fais mon « Jean-Claude », tournicotant de tous côtés, le cil inquiet, ma leste Bachi d'un saut léger atterri sur l'autre rive. A mon tour, je me braque alors mais mon doux propriétaire commence à s'énerver. Et bien qu'elle mâchouille innocemment une feuille d'angélique, l'arrogante femelle m'ignore, et moi, le laisser pour compte, je frissonne du jarret seul devant mon destin.

A deux, ils s'y mettent, l'un poussant la partie la plus généreuse de mon anatomie, l'autre tirant sur le licol. Je me sens devenir girafe tant mes cervicales s'allongent. Dans un braiement de terreur, je fais comprendre à mes bourreaux qu'il n'est pas question de défier la pesanteur pour passer au-dessus de ce torrent impétueux !

La suite est sous-titrée « Déconseillé aux personnes sensibles ». Une baguette de saule se met à frétiller sous mes naseaux. Alors là, le signal est fort ! Mais je ne m'appelle pas bourricot pour rien, j'enfonce plus profond mes ongles dans l'argile. Alors les voix s'élèvent et la corde se tend au maximum. Je dois ressembler à une manche à vent en plein ouragan. Tant pis, au moment où je rallie la multitude de fibres musculaires capables de me propulser dans les airs, je sens la cinglante brûlure de cette satanée baguette et là, c'est l'humiliation ultime, la honte et la colère qui me retiennent aimanté sur la même berge.

Un silence arrête l'image, le vieux grand 'père doit ravalier son bougonnement et sa baguette et nous faisons volte-face, lui et moi par un chemin qui contourne le ru de mes frayeurs.

Y a-t-il plus têtu qu'un âne ? Non, et j'en suis la preuve. Seule Bachi fait exception.

Françoise RAVET

Rasta Rockett

« Tenez-le fermement dans vos bras quelques minutes et après vous le posez dans votre coffre de voiture ». « Pas d'inquiétude, ils vont vite s'habituer ». Ainsi débuta un moment de vie avec ces deux jeunes, âgés de deux mois.

Inquiets, troublés, tourmentés au point de se tenir blottis l'un contre l'autre, ces deux -là semblaient très affectés de la séparation de leur mère. Imaginaient-ils qu'ils ne la reverraient jamais ? Au fil des kilomètres parcourus, toujours recroquevillés, aucun son, aucun bruit ne laissaient penser qu'une vie animale occupait l'arrière du véhicule, le siège arrière et une partie du coffre. L'un d'eux avait déjà senti le rôle essentiel du repose tête...

Arrivés à destination, l'enjeu fut de les sortir calmement du coffre et de les installer dans l'espace prévu à cet effet. Prairie, clôture, abri, foin, eau, tout y était. C'était sans compter sur la réaction de l'animal, plus proche du sauvage que du domestique. Ni une ni deux, me voilà avec deux fugitifs qui avaient fait fi de toute clôture quand bien même celle-ci fut en apparence adaptée.

Loin d'être un adepte du retour culturel à l'Afrique et de la musique reggae, quelques heures passant, celui que je décidai d'appeler Rasta revint seul, un guerrier repentî qui s'était échappé dans la nature durant plusieurs heures et qui décida je ne sais pourquoi de revenir à l'endroit où je l'avais déposé.

Une nuit passa, durant laquelle son frère de sang avait lui décidé, à mon désarroi, de découcher dans la campagne environnante.

Il s'agissait de pouvoir retrouver le frère autonome, voir indépendant, que j'appelle Rockett.

La fratrie a eu raison du fugitif !

Contre toute évidence, le fugitif n'est pas le dominant. Lors des premières semaines, le fameux Rasta, quant à lui, durant un tour d'équilibriste dans la fourgonnette se coinça la patte entre le pare-chocs et la carrosserie, il fut contraint à l'immobilisme durant trois semaines. Plus de promenade en laisse, massage à l'argile deux fois par jour. Ce guerrier était diminué ce qui laissa plus de champ à Rockett qui en profita pour prendre le dessus qu'il n'avait encore jamais eu.

C'était sans compter sur le réveil de Rasta qui a forgé son esprit et son corps pour atteindre le plus haut niveau de son être durant sa convalescence. Ainsi, la domination changea de cornes. Un équilibre s'installa durablement au sein de ces deux capridés, particulièrement attentifs à notre langage corporel. Il paraît qu'ils sont même capables de lire nos émotions sur nos visages, jusqu'à préférer le contact d'humains heureux. Comment en serait-il autrement en leur compagnie !

Jean-Philippe THIERY